

Perspective et prospective

Roland Pressat

Volume 5, numéro 1, mars 1976

Démographie et problèmes actuels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600705ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600705ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Pressat, R. (1976). Perspective et prospective. *Cahiers québécois de démographie*, 5(1), 87–93. <https://doi.org/10.7202/600705ar>

PERSPECTIVE ET PROSPECTIVE

par

Roland Pressat
Département de démographie, Université de Montréal

Le démographe s'est-il jamais vraiment livré à des travaux prospectifs alors que parmi ses activités celle qui semble le mieux mériter cette appellation consiste en des calculs perspectifs dénommés encore, selon les circonstances, prévisions ou projections? Pour répondre demandons-nous sur quoi se fonde ce genre de calculs. Il s'agit, ou bien de prolonger des tendances passées et d'en mesurer les effets, ou bien de mettre en oeuvre des hypothèses redoutées ou souhaitées, voire simplement plausibles et d'en tirer le plus large éventail de conséquences possibles.

Tout cela ne constitue pas d'authentiques vues prospectives lesquelles veulent être de véritables anticipations, sans attaches nécessaires avec ce qui a déjà été observé. Ainsi, aucun calcul perspectif n'a remis en cause le fait que la fécondité légitime est la composante essentielle de la fécondité humaine, alors qu'une attitude véritablement prospective consisterait à s'interroger sur les chances de voir émerger des formes généralisées d'unions sexuelles moins stables et d'en chiffrer les conséquences démographiques. On pourrait ainsi reconsidérer tous les facteurs qui conditionnent les naissances et les décès, imaginer les chances de voir apparaître des modifications fondamentales de tel ou tel d'entre eux et dégager les effets de telles modifications.

Bourgeois-Pichat nous donne l'exemple de telles remises en cause lorsqu'il nous trace les plans de la mégapole future ou lorsqu'il envisage une vie moyenne de 100 ans. A vrai dire, si sa première

anticipation ne nous surprend pas trop, en raison surtout des précédents plus ou moins futuristes de nombreux architectes-urbanistes, la seconde, parce qu'elle s'inscrit à contre-courant de l'évolution récente, retient plus notre attention et fait davantage figure de vue prémonitoire, hors du champ de vision du démographe appliqué. Malheureusement l'auteur n'étaye pas son choix par des considérations bio-médicales susceptibles de les rendre crédibles, en sorte qu'il apparaît gratuit et relevant plus de la science-fiction que de la prospective.

On doit en effet s'interroger sur ce qui caractérise une vue prospective? Est-ce un pur produit de l'imagination jailli d'un cerveau fécond, ou la résultante d'anticipations raisonnées élaborées au sein de groupes d'experts des diverses spécialités concernées par cette quête du futur? Nous n'entendons pas nier le rôle que joue ici l'imagination comme dans toute activité proprement créatrice, mais il ne saurait s'agir de visions incontrôlées où alors faisons de la prospective scientifique l'attribut des poètes...

Si donc on s'accorde à attendre de la prospective en matière d'évolution démographique, qu'elle soit le fruit des cogitations conjointes des chercheurs des divers horizons impliqués dans la compréhension des phénomènes de population, alors il ne faut pas s'étonner que la prospective démographique soit si peu développée, la recherche interdisciplinaire qui devrait lui servir d'assise, n'ayant pas dans notre science la place qu'elle mérite.

Prenons ainsi un exemple récent et déjà célèbre, celui des calculs du M.I.T. effectués à la demande du Club de Rome: nous avons là le prototype d'une étude prospective où la variable démographique tient la place centrale. Les visions apocalyptiques contenues dans ce rapport se résument en une extinction de la race humaine soit par famine soit par pollution. Nous ne mettons pas en cause l'exactitude des calculs conduisant à de telles prévisions mais bien la valeur des extrapolations de base sur lesquelles reposent les modèles utilisés. Et justement, l'examen du traitement des variables démographiques

fondamentales est à cet égard très révélateur. Ainsi, dans un des schémas, la natalité est supposée remonter à partir du moment où les ressources disponibles par tête vont en diminuant, et cela de 70% en 50 ans: il ne fait pas de doute qu'ici a été appliquée la liaison observée à un moment de l'histoire entre niveau de vie et niveau de natalité. Or, nous sommes dans un tout autre contexte: pourquoi une société qui retournerait à l'état de pauvreté retournerait-elle aussi à des comportements largement incontrôlés en matière de fécondité, alors que le développement culturel, fruit de la prospérité passée, aura nécessairement changé les mentalités? Il y a une naïveté surprenante à croire qu'il y a des associations immuables dans le temps entre des grandeurs mesurant par exemple le degré d'aisance des individus et celles rendant compte des comportements démographiques; cette attitude de pensée est précisément aux antipodes de celle que doit avoir tout futurologue avide de découvrir ce que l'avenir pourra faire apparaître d'inhabituel, d'inédit. Ailleurs, dans le même rapport du M.I.T., dans le modèle conduisant à l'équilibre global présenté comme l'objectif à atteindre, la vie moyenne est plafonnée à 70 ans et ce jusqu'en 2100: nous sommes loin des extrapolations généreuses de Bourgeois-Pichat, mais surtout, une fois encore, nous sommes en face de futurologues qui se montrent incapables d'innover, d'anticiper sur la réalité déjà observée.

Mais le démographe en tant que tel est-il mieux placé que d'autres scientifiques pour percer ce que sera l'évolution démographique future et la situation des différents phénomènes qui sous-tendent cette évolution? Pour répondre, il convient ici de reprendre la distinction de Bourgeois-Pichat entre lois biologiques, libertés individuelles et coutumes sociales.

Pour Bourgeois-Pichat, si les lois biologiques étaient seules à intervenir, la prospective démographique serait plus aisée. Affirmation qui n'est pas pour surprendre venant de l'auteur d'une table de mortalité biologique, qui a d'ailleurs son équivalent avec la table de fécondité naturelle de Louis Henry. Pour débattre de ce point, il nous paraît cependant indispensable de distinguer entre mortalité et fécondité.

Nous relevons déjà une contradiction dans l'observation de Bourgeois-Pichat selon laquelle "Au cours de la révolution démographique, c'est ce facteur accidentel qui va être progressivement maîtrisé, laissant la mortalité définie par les seules lois du vieillissement biologique et la prospective deviendra de plus en plus possible" et l'hypothèse apparemment gratuite qu'il fait plus loin d'une vie moyenne de 100 ans donc supérieure de plus de 20 ans à ce qu'il définit actuellement comme la mortalité biologique: nous ne voyons pas en quoi la référence au vieillissement biologique l'a aidé dans son extrapolation. Notre auteur admet donc - et cela est très sain dans une optique prospective - que la notion de loi biologique n'est pas immuable; il a d'ailleurs une affection particulière pour ces hypothèses qui transcendent ce que nos connaissances actuelles suggèrent généralement comme étant le plus probable, ayant émis ailleurs la possibilité du maintien de la fertilité féminine au-delà de 50 ans qui est le plus souvent l'âge fatidique.

Finalement, qui va nous guider dans nos choix en matière de mortalité biologique future? Assurément, le démographe n'a aucune compétence particulière dans ce domaine. Il s'agit en effet de supputer comment pourront progresser les recherches en matière de thérapeutiques de retardement, celles propres à ralentir la dégradation cellulaire et, d'autre part, comment ces thérapeutiques pourront se répandre dans la population.

Ajoutons que la large ignorance dans laquelle nous sommes actuellement des mécanismes exacts qui, par étapes, amènent l'issue fatale, fait que le comportement conscient joue un rôle quasiment nul dans la détermination de la mortalité, à la différence de ce qui se passe en matière de fécondité. Mais il pourra en aller différemment si notre connaissance des processus biologiques, et des facteurs qui les commandent, s'affine. Dans ce cas, il sera peut-être possible de définir les styles de vie les plus propices à une longue vie d'une façon autrement précise qu'actuellement; mais alors cela pourra impliquer l'acceptation de tout un réseau de contraintes rendant la vie insupportable et amener, par là même, des fractions plus ou moins

importantes de la population à s'écarter plus ou moins largement des préceptes au bénéfice d'une existence plus agréable mais plus courte: comme on le voit, nous sommes en pleine prospective... et à ce propos des questions brûlantes comme l'euthanasie ne doivent pas être éludées.

S'agissant de fécondité, les lois biologiques nous paraissent moins obscures en raison du fait que l'on a pu isoler diverses étapes significatives conduisant à une naissance vivante, et édifier ainsi une biométrie de la fécondité dont l'assise biologique est plus solide qu'en ce qui concerne la mortalité.

Quelques inconnues propres à intéresser le futurologue sont ici les progrès en matière de contraception (meilleure tolérance des produits, plus grande facilité d'emploi), la possibilité de choisir le sexe des enfants et, pourquoi pas, les chances de conceptions in vitro.

La difficulté d'une prise en compte de ces diverses révolutions, aussi bien pour ce qui est de la fécondité que de la mortalité, concerne sans doute la date de leur survenance, mais aussi la vitesse avec laquelle elles atteindront, quant à leur degré d'extension, la dimension démographique, si jamais elles l'atteignent. Si de notre point de vue, les greffes du coeur doivent retenir l'attention, ce n'est pas en raison des vies prolongées de cette façon, mais parce que la mise en oeuvre de techniques complexes et les nombreux problèmes qu'elle soulève peuvent jeter des leueurs sur des questions connexes d'importance essentielle.

Abandonnant la biologie, envisageons maintenant ce que pourraient être des supputations sur l'avenir des comportements volontaires. Ils concernent surtout, nous l'avons vu, les divers phénomènes en rapport avec la fécondité: forme des unions permettant les rapports sexuels et comportement fécond au sein de ces unions.

Le passé tout récent nous a montré que les changements de fécondité peuvent s'opérer à des vitesses insoupçonnées il y a seulement une ou

décennies et, de ce point de vue, je ne suis pas Bourgeois-Pichat lorsqu'il suppose qu'il faille une trentaine d'années pour que l'on passe dans les générations d'un taux net de reproduction de 0.7 à 1 c'est-à-dire sensiblement de 1.5 naissance par femme à 2.10. Cette soudaineté et cette ampleur possibles, sinon probable, des changements sont bien ce qui rend la prospective particulièrement difficile, car quoi de plus incertain que de chiffrer les résultats de comportements capricieux?

Insistons sur une autre difficulté de la prospective, de nature tout à fait générale celle-là: c'est celle qui consiste à assurer une parfaite cohérence entre les diverses anticipations qui seront proposées. C'est le respect de cette cohérence qui veut être le point fort du rapport du M.I.T. dont nous avons parlé; mais d'après ce que nous avons dit, c'est au prix d'un conservatisme étroit dans les hypothèses, du moins dans certaines d'entre elles, que cette cohérence a été obtenue. Dans cet ordre d'idées je pense que si Bourgeois-Pichat voulait articuler convenablement ses calculs prospectifs pour ce qui est de l'urbanisation et de la population totale de la France, il devrait peut-être reviser des chiffres qui donnent 21.3 millions d'habitants pour l'agglomération parisienne en même temps que 30 millions pour la France entière. Mais nous voyons combien, de ce point de vue, la tâche est ambitieuse lorsque l'on veut tracer le destin démographique d'un pays, en raison notamment de la dimension planétaire de nombre de questions et de la solidarité entre pays qui en résulte.

Y-a-t-il eu dans le passé des essais prospectifs - quelqu'en soit l'objet - qui ont été confirmés par les faits? Nous n'en connaissons pas alors que nous avons souvent lu des anticipations qui n'étaient que des extrapolations, sortes de grossissements du présent observable, produits d'imaginations paresseuses, que l'avenir n'a jamais ratifiés. Cela doit à la fois nous consoler de n'en pas trouver dans notre discipline en même temps que nous faire prendre conscience de la difficulté d'en établir.

Il est bien clair que le relatif isolement intellectuel dans lequel la plupart des démographes travaillent n'est pas propice à la prospective qui met en jeu, comme le progrès lui-même, une large variété de savoirs. Briserions-nous cet isolement qu'il serait encore bien peu certain que des succès en prospective démographique soient assurés.

En manière de résumé et de conclusion, les interrogations suivantes se posent:

- 1) Comment faire ce saut dans l'inconnu, comment définir une vision du monde futur qui fasse la part à des innovations,
 - dans la connaissance biologique
 - dans les possibilités médicales
 - dans les attitudes et les comportements?
- 2) Le démographe étant ce qu'il est (au plan de sa formation intellectuelle, de ses connaissances), possède-t-il à lui seul les moyens d'effectuer des anticipations vraiment prophétiques?
- 3) Si, comme nous le pensons, la réponse est négative, comment et avec qui peut s'établir une collaboration féconde permettant de définir des modalités nouvelles, peu ou pas encore observées?
- 4) Ou alors, le démographe et la démographie sont-ils condamnés à n'émettre que des hypothèses conservatrices, leur apport essentiel consistant dans la mise en oeuvre, en quelque sorte mécanique, de ces hypothèses?